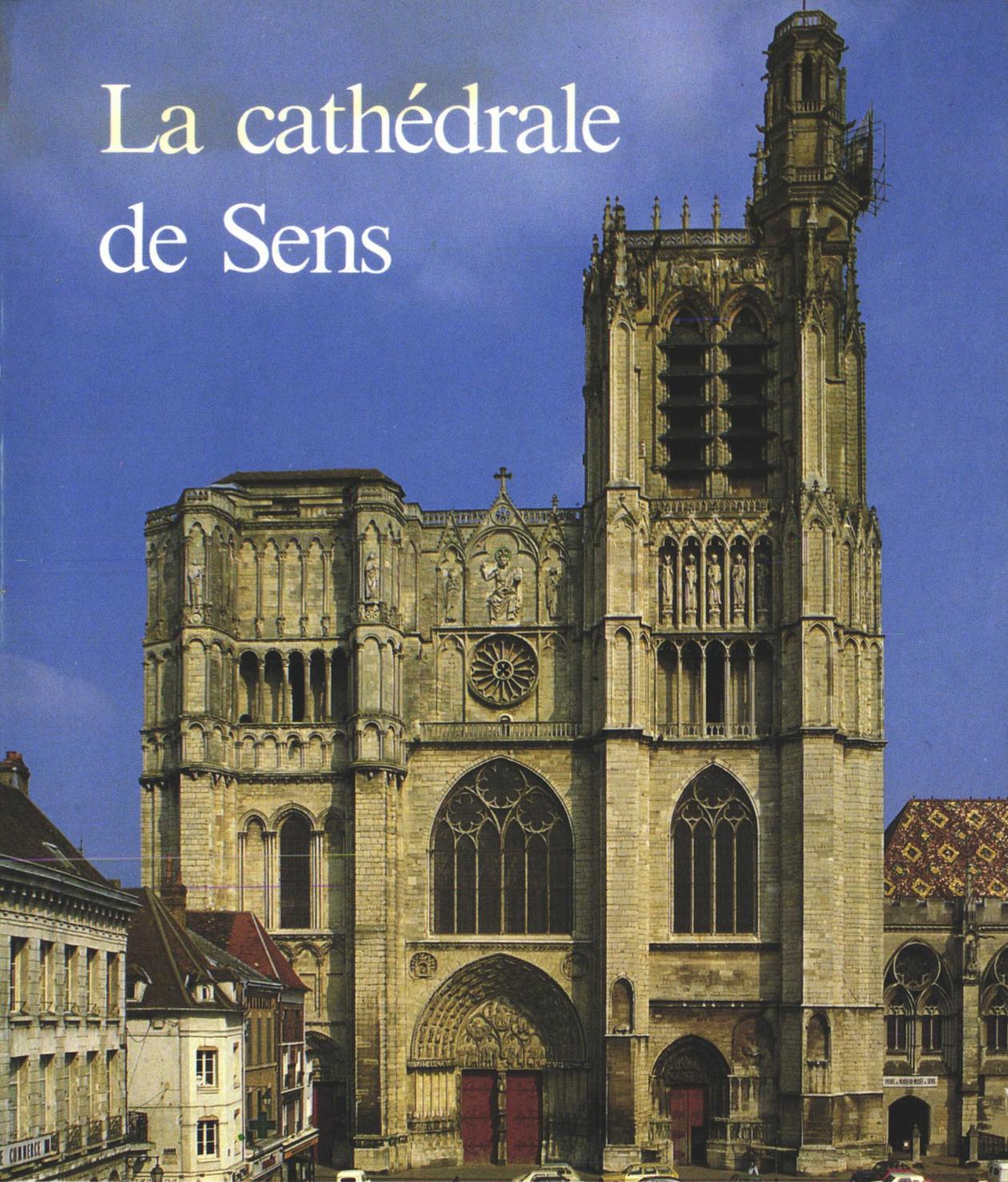


La cathédrale de Sens



Denis Cailleaux

ouest
france 

Don Courtine

Denis Cailleaux

La cathédrale de Sens

Photographies Hervé Boulé

CENTRE d'ANTHROPOLOGIE
RELIGIEUSE EUROPÉENNE

[n° 689] AD

ouest
france 

27



Commencée sous l'archevêque Henri Sanglier, vers 1140, la cathédrale Saint-Étienne de Sens est la plus ancienne des cathédrales gothiques.

Avec la basilique royale de Saint-Denis, elle est à l'origine de l'art ogival, caractérisé par l'emploi d'un nouveau membre d'architecture, l'ogive, qui engendre une organisation générale inédite des édifices. Par un enchaînement rigoureux de conséquences, l'ogive suscite la création de diverses pièces et de nouveaux procédés — dont les arcs-boutants — qui aboutissent à un système logique où chacune des parties procède de la structure d'ensemble. Mais le nouvel art de construire, appliqué ici pour la première fois à un grand bâtiment, ne se limite pas à un changement de forme; c'est une nouvelle pensée qui s'exprime où dominent la cohérence, la logique, la clarté.

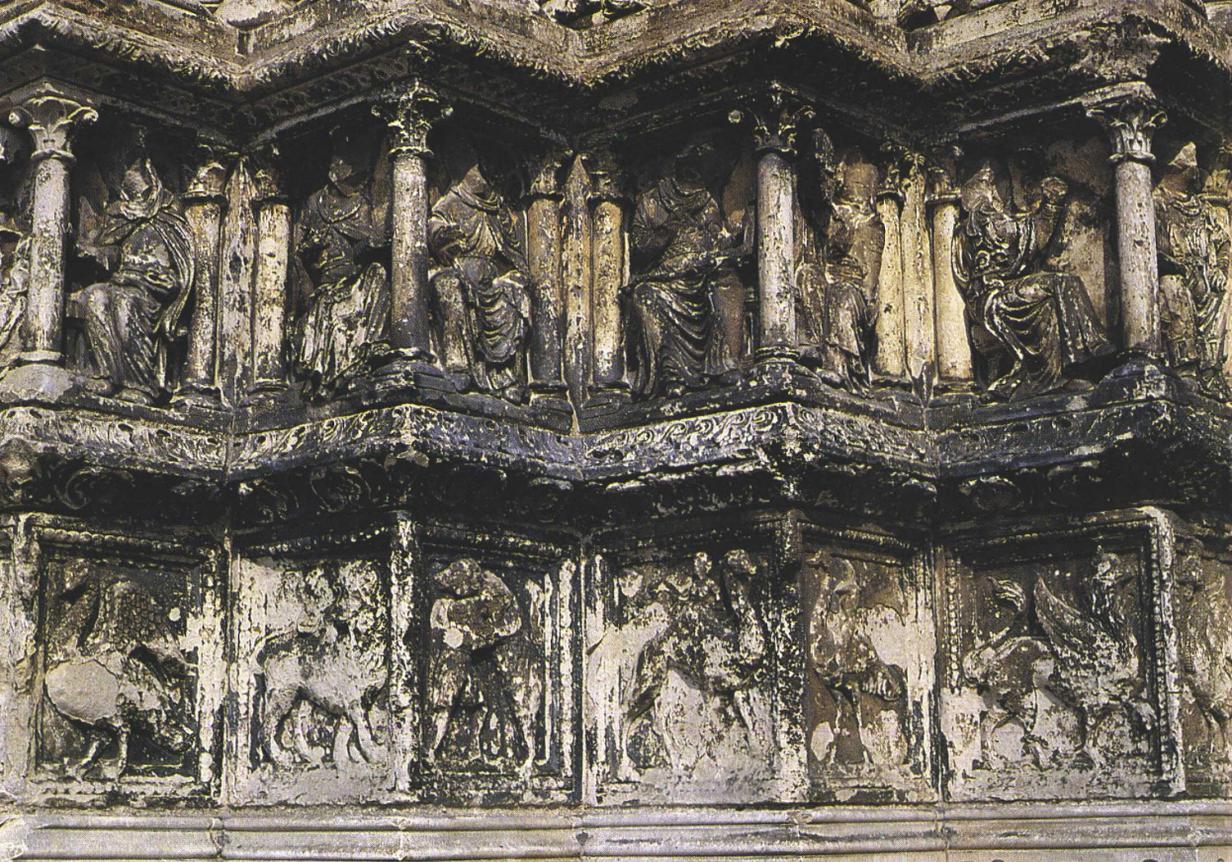
Au-delà d'une prouesse de constructeur, c'est l'image d'un monde nouveau qui surgit de terre. La cathédrale gothique, née de la révolution technique du Moyen Âge, manifeste dans la pierre la renaissance de la ville dont elle occupe le centre. De l'Église, elle montre la théologie renouvelée. La cathédrale marque aussi la puissance du roi qui commande au pays de France, berceau du savoir que l'on enseigne dans les écoles des chanoines.

Œuvre majeure de l'architecture médiévale, Saint-Étienne de Sens, bien qu'ayant conservé de nombreuses parties d'origine,

ne présente plus totalement l'aspect qu'elle avait au XII^e siècle. Au XIX^e siècle une restauration a tenté de restituer à la nef son unité première, mais le reste du monument offre un panorama de styles qui témoigne de l'évolution de l'art et des modes.

La chapelle Saint-Jean, qui ouvre sur le bras nord du transept, est la partie la mieux préservée de l'état primitif. Elle a conservé intacte l'arcature en plein cintre d'inspiration romane qui festonnait à l'origine l'ensemble des murs latéraux. La chapelle Notre-Dame, dans le bras sud, de style rayonnant, témoigne de l'architecture gothique du temps de Charles V. Le transept, élevé à la fin du XV^e siècle, appartient au style flamboyant, dont il fut l'une des dernières grandes réalisations. La Renaissance n'est représentée que par les baies et la voûte à caissons d'une chapelle ouverte au XVI^e siècle dans le déambulatoire. Si le XVII^e siècle n'a laissé que peu de traces, il n'en est pas de même du Siècle des Lumières au cours duquel les chanoines s'efforcèrent de remplacer le mobilier gothique par un décor baroque dont subsistent le maître-autel et les grilles du chœur.

Malgré ces modifications, Saint-Étienne de Sens a conservé les lignes essentielles de son architecture primitive: l'élévation à trois niveaux du vaisseau central, le voûtement sexpartite sur plan barlong, l'alternance des supports qui en font l'une des plus belles nefs de France.



Une ancienne métropole

Sens fut autrefois une agglomération de première importance. Capitale d'une province romaine, la IV^e Lyonnaise, elle prit rang d'évêché dès le IV^e siècle. Puis l'Église, s'organisant à la manière de l'État, superposa sa hiérarchie aux divisions administratives et la ville fut promue archevêché, dont dépendaient les diocèses de Chartres, Auxerre, Meaux, Troyes, Orléans, Paris, puis Nevers. A partir de 769, Sens allait occuper une place prépondérante dans l'organisation ecclésiastique lorsque Wilchaire de Sens, prenant la tête d'une délégation d'évêques francs appelés à Rome, reçut le titre « d'archevêque des Gaules ». Un siècle plus tard, en 875, l'archevêque Anségise, représentant l'empereur Charles le Chauve auprès du pape Jean VIII, se voyait accorder la dignité de primat des Gaules et de Germanie qui lui conférait autorité sur tous les évêques de l'Empire et faisait de lui, selon l'expression du chroniqueur Odoranne, un « second pape ». Depuis lors, les archevêques accolèrent à leur nom le titre honorifique de Primat. C'est à eux que revint,

jusqu'au XII^e siècle, le privilège de couronner les rois francs.

Rattaché à la Couronne en 1055, Sens, qui était jusqu'alors un comté héréditaire, devint le siège d'un bailliage qui lui donna l'une des premières places dans la géographie judiciaire et militaire du royaume. La ville, située à quelques lieues de la frontière champenoise, connut aussi au Moyen Âge une activité économique importante grâce à sa proximité des grandes foires de Troyes et de Provins. Dès 1146, la communauté des bourgeois était assez puissante pour revendiquer une chartre de commune. Encore prospère au XIV^e siècle, la cité connut un lent déclin après la guerre de Cent Ans. Son bailliage amoindri, son commerce compromis, elle tirait toujours fierté de sa prépondérance religieuse jusqu'à ce qu'en 1622 Paris soit soustrait à son autorité et érigé en archevêché. Malgré quelques sursauts, l'ancienne cité métropolitaine s'endormit lentement pour n'être plus aujourd'hui qu'une modeste sous-préfecture provinciale.

Le prototype des cathédrales gothiques

Les informations manquent pour dater avec précision le début des travaux de la cathédrale, mais une chronique rédigée vers 1142 rapporte que ce fut l'archevêque Henri Sanglier qui fit détruire l'ancienne église romane pour bâtir l'édifice actuel. D'autres documents précisent que le chantier fut ouvert en 1140. Décédé en 1142, Henri Sanglier ne vit pas l'accomplissement de son œuvre; ses successeurs Hugues de Toucy et Guillaume de Champagne menèrent à bien l'entreprise. En 1176, le gros œuvre était achevé et vers 1200 on dressait la façade.

La cathédrale est née de la volonté d'un homme, Henri Sanglier. Prélat fastueux à qui saint Bernard de Clairvaux reprochait son luxe, il s'employa à bâtir un édifice digne du renom de la cité qu'elle allait dominer de ses hautes tours. Il confia la construction à un maître d'œuvre initié à une technique alors peu commune, déjà expérimentée dans quelques églises d'Ile-de-France et de Normandie: le voûtement sur croisées d'ogives. Au même moment, à l'abbaye de Saint-Denis près de Paris, un autre grand seigneur, l'abbé Suger, optait pour la même innovation. De chacun de deux édifices

Photo du haut:

Ebrasement gauche du grand portail (vers 1200). *Les Arts libéraux et le Miroir de la nature.*

Photo du bas:

Soubassement du portail Saint-Jean (vers 1190-1200). *La Largesse.*



allait naître une lignée. Celle de Sens compte des noms célèbres : Saint-Germain-des-Prés à Paris, Canterbury, Lausanne, Nicosie...

Encore largement inspiré de la tradition romane, le plan conçu par le maître d'œuvre sénonais, demeuré anonyme, s'imposa, par sa clarté, à ses successeurs qui le respectèrent lors des aménagements postérieurs. Bien que la cathédrale ne se présente plus tout à fait dans ses dispositions primitives, il est possible d'en reconstituer le plan et l'élévation d'origine.

Au-delà des deux tours intégrées à la façade occidentale, la nef se partage en trois vaisseaux qui couraient alors sans interruption jusqu'à l'abside. Trois chapelles seulement ouvraient sur les basses-nefs : une dans l'axe du chevet, dédiée à saint Savinien, l'apôtre du diocèse ; les deux autres de part et d'autre de l'entrée du chœur. Sous les patronages de saint Jean et de la Vierge, elles rappelaient le souvenir de l'ancien groupe épiscopal carolingien. Les deux chapelles orientées dédoublaient le bas-côté, sans cependant former un transept, le choix du constructeur étant de privilégier la continuité de l'espace.

L'ensemble du vaisseau central, jusqu'à l'hémicycle du chœur, dont la voûte est soutenue par huit branches d'ogives, fut couvert dès l'origine d'une voûte sexpartite reposant sur des supports alternés. Des piles fortes reçoivent la retombée des ogives et des doubleaux principaux. Des colonnes jumelles supportent les doubleaux secondaires par l'intermédiaire de fines colonnettes baguées. L'alternance des piles fortes et des piles faibles, seulement interrompue à l'endroit du transept depuis les travaux du XVI^e siècle, dégage la perspective de la nef et rompt la monotonie qui aurait pu naître de piles uniformes.

Les collatéraux, éclairés par de vastes baies, reçurent aussi des voûtes d'ogives. Leur forme bombée explique que les formets et les arcs doubleaux soient ici en plein cintre. Les murs gouttereaux étaient ornés, en soubassement, d'une arcature aveugle reposant sur un emmarchement. Les arcs en plein cintre et les chapiteaux ornés de feuil-

lages et d'animaux rappellent la tradition romane. Cette arcature est conservée sous la tour nord, dans la chapelle Saint-Jean et dans le déambulatoire du chœur. Ailleurs, elle fut détruite à partir de la fin du XIII^e siècle lors de l'aménagement de chapelles entre les contreforts. Au XIX^e siècle, l'architecte Lance supprima ces chapelles dans la nef et tenta de restituer l'arcature primitive.

En élévation, le maître d'œuvre opta pour une division en trois parties. Au-dessus des grandes arcades, il abandonna le système des tribunes contreboutant la nef pour lui substituer un triforium formé de baies géminées qui dessinent une frise, autrefois continue, ceinturant l'édifice. A l'étage supérieur, avant le XIII^e siècle, deux fenêtres jumelles de petite dimension, entre chaque doubleau, donnaient le jour au haut-vaisseau.

A l'extérieur, la poussée des voûtes était contrecarrée par des contreforts disposés entre les baies du haut-vaisseau et par des arcs-boutants que l'on a prétendu ajoutés après coup. Une récente étude a montré qu'ils avaient été conçus dès l'origine. La volée de ces arcs semble aujourd'hui s'appuyer maladroitement à mi-hauteur du haut-étage, à la suite des remaniements apportés à la cathédrale au XIII^e siècle. Pour donner plus de clarté à l'édifice, les maîtres d'œuvre successifs imaginèrent d'agrandir par le haut les fenêtres jumelles primitives qu'ils remplacèrent par les vastes baies à lancettes toujours visibles. Cette modification entraîna la suppression d'une arcature, dont quelques traces se voient encore du côté sud, qui courait alors à la base du comble, sous la corniche à modillons sculptés. A l'intérieur, il fallut reprendre en partie les voûtes, trop bombées, et redessiner les voûtains latéraux.

La construction de la cathédrale se déroula du chevet vers la façade, comme le montre l'évolution des chapiteaux. Après la pose de la première pierre vers 1140, le chantier demeura actif jusqu'aux années 1200. En 1164, l'abside, le chœur, le déambulatoire et les chapelles orientées étaient achevés, ainsi probablement que deux travées de la nef. En 1168, quatre autres travées



de la nef étaient terminées. Vers 1176, on commençait la façade. Dans les dernières années du XII^e siècle, des imagiers réali-

saient les sculptures des portails, preuve qu'alors l'ensemble du gros œuvre, à l'exception des tours, avait été mené à bien.

Le refuge du pape

En 1163, au moment même où l'on jetait les fondements de Notre-Dame de Paris, la cathédrale de Sens dressait déjà haut ses murailles et l'édifice parût le plus digne d'accueillir le pape Alexandre III chassé de Rome. Celui-ci, entré en conflit avec l'empereur Frédéric Barberousse, avait été contraint de s'exiler et c'est à Sens qu'il choisit de venir installer le gouvernement de la Chrétienté. La cour pontificale demeura dans la ville d'octobre 1163 à avril 1165, puis regagna l'Italie pour mener la guerre contre l'empereur.

D'autres exilés vinrent rejoindre le pape à Sens. Le plus célèbre d'entre eux est certainement saint Thomas Becket, archevêque de Canterbury et primat d'Angleterre. S'étant opposé au roi Henri II Plantagenêt, à qui il contestait le droit d'intervenir dans la justice ecclésiastique, il ne dut son salut qu'à sa fuite. Après quatre années passées

en Sénonais, Thomas décida de retourner dans sa cathédrale où il fut assassiné peu de temps après sur ordre du roi. Le Trésor conserve les ornements liturgiques dont il se servit pendant son séjour sénonais et dans le collatéral nord un vitrail et une sculpture rappellent son souvenir. Le bas-relief, qui représente un évêque mitré assis sous un dais, avait été placé sur la façade de la maison que Thomas Becket occupait dans le Cloître. Masqué par une maçonnerie au moment de la Révolution, il fut redécouvert en 1897 et déposé dans la cathédrale.

Pendant le séjour d'Alexandre III, Sens accueillit aussi Eskil, archevêque de Lund, chassé par le roi de Danemark. En 1164, dans la cathédrale, il donna la consécration épiscopale au moine Stéphane qui fut désigné comme premier archevêque d'Upsal, en Suède.

Une façade inachevée

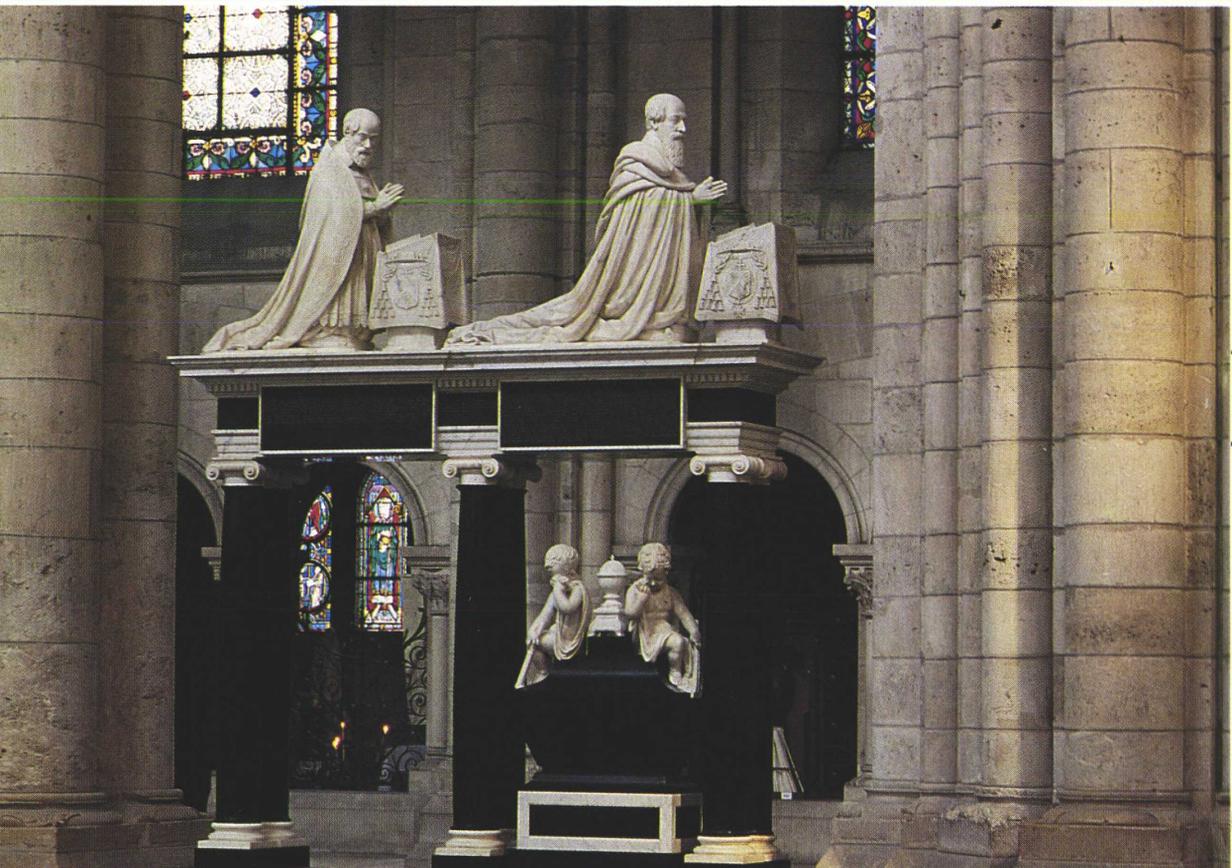
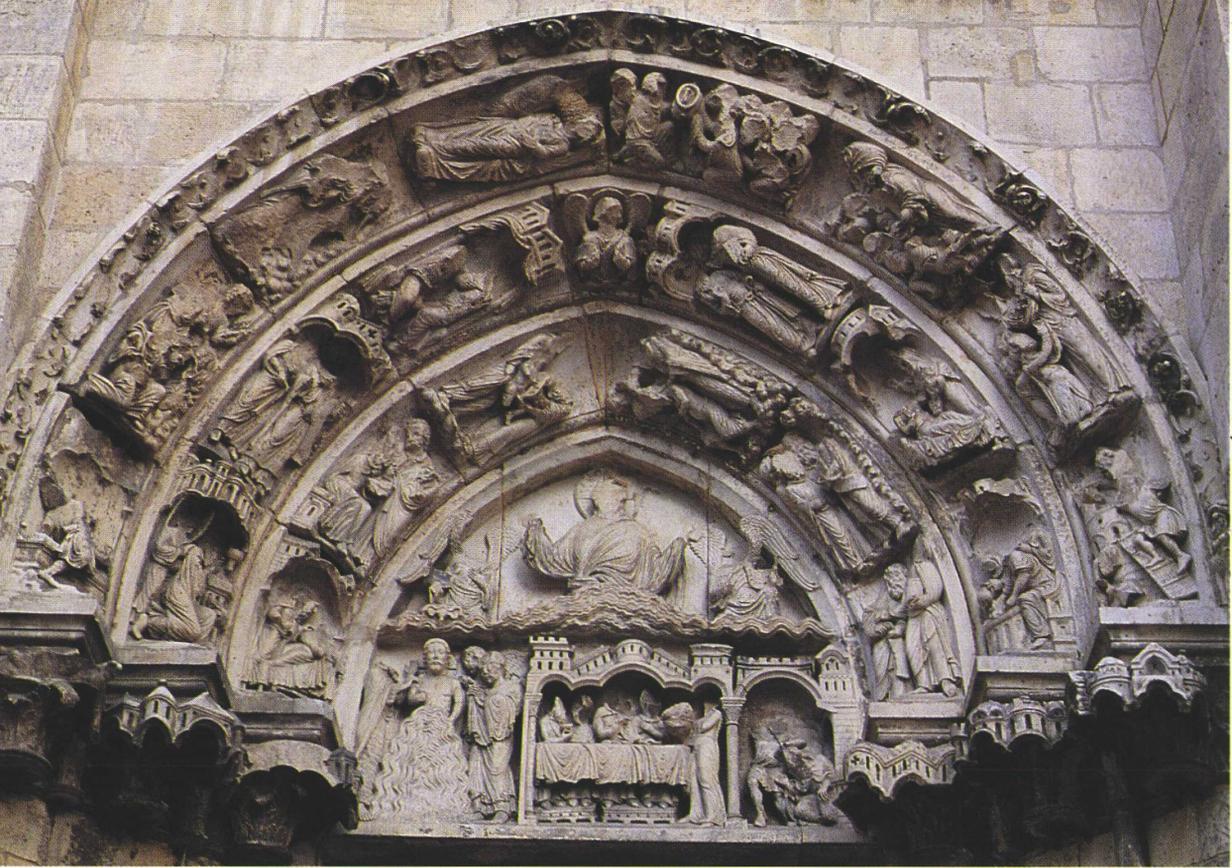
Pendant son séjour à Sens, le 19 avril 1164, le pape consacra un des autels de la cathédrale. Cependant le monument n'était pas encore achevé et l'année suivante Alexandre III autorisa le Chapitre à se réclamer de lui pour solliciter des fidèles de nouvelles offrandes afin de poursuivre les travaux.

Le chantier connut alors une intense activité et en 1176, l'archevêque Guillaume de Champagne édictait un règlement confiant la garde de la cathédrale à quatre marguilliers laïcs. Ce document prouve qu'alors l'édifice était terminé, à l'exception de la façade. Celle-ci fut mise en chantier peu de

temps après, sans jamais être achevée.

À l'origine, la façade occidentale devait être formée de deux tours symétriques encadrant un grand portail. Entre 1180 et 1220 environ, les maçons dressèrent les tours jusqu'au niveau du grand comble, malgré un incendie survenu en 1184 qui faillit anéantir l'édifice, puis l'ouvrage cessa, faute de finances probablement.

La tour nord appartient à cette campagne de travaux et conserve le souvenir du décor primitif. Au-dessus d'un portail richement sculpté, s'étagent cinq niveaux d'arcatures où alternent massifs pleins, verrières et claires-voies. L'étage supérieur est orné



d'une série d'arcades trilobées reposant sur de fines colonnettes jumelées que portent des personnages en cariatides dressés sur des lions. Le couronnement de la tour, qui devait avoir probablement la forme d'une flèche, ne fut jamais réalisé et au XIV^e siècle on la coiffa d'une haute charpente recouverte de plaques de métal, qui subsista jusqu'aux restaurations de 1848 et qui lui valut le nom de Tour de Plomb.

La tour sud, appelée la Tour de Pierre, est plus récente. Elle date de la fin du XIII^e et du XIV^e siècle. A l'origine, elle était identique à sa voisine du nord, mais le jeudi saint 1267 elle s'écroula, entraînant dans sa chute les parties hautes de la façade et les travées avoisinantes de la nef. Pour prévenir un nouvel accident, l'architecte qui la reconstruisit la renforça de solides contreforts qui lui donnent un aspect massif. La décoration fut simplifiée. Au-dessus du portail qui s'ouvre à sa base, on conserva une arcature aveugle, détruite vers 1840, surmontée d'une vaste verrière donnant le jour à une chapelle aménagée à l'étage. Dans les parties supérieures, deux niveaux d'arcatures, datant du

XIV^e siècle, répondent à celles du nord. Le sommet de la tour, qui abrite le beffroi, ne fut achevé qu'au début du XVI^e siècle. En 1534, l'architecte Godinet coiffa l'ensemble d'un campanile octogonal assis en encorbellement sur l'angle sud-ouest, destiné à abriter la cloche municipale. Situé à 78 mètres du sol, il comportait jadis deux étages supplémentaires couverts d'une coupole surmontée d'une statue en pierre dorée représentant le christ portant sa croix.

C'est dans la Tour de Pierre que furent placés au XVI^e siècle les deux grosses cloches appelées Bourdons. Fondues en 1560, elles reçurent les noms de Savinienne et Potentielle, en souvenir des apôtres du Sénonais. Elles pèsent respectivement 16 et 14 tonnes pour un diamètre de 2,60 mètres pour la plus lourde et de 2,32 mètres pour la seconde. Échappées de la destruction lors de la Révolution, alors que onze autres cloches de la cathédrale étaient sacrifiées, elles continuent aujourd'hui encore à tonner de leur voix de bronze aux jours de grande cérémonie.

Le miroir du monde

Trois portails s'ouvrent à la base de la façade occidentale. Les reliefs qui les décorent appartiennent à trois siècles différents. Témoignages de l'évolution de la statuaire du Moyen Âge, ils ont conservé, malgré les mutilations de la Révolution, leur vocation première: instruire les passants des mystères de la Foi et des secrets du Monde. A la gauche du visiteur, le portail de la Tour de Plomb date de la fin du XII^e siècle. Ses ornements comptent parmi les plus beaux exemples de la première sculpture gothique. Le tympan et les voussures représentent des scènes de la vie de saint Jean-Baptiste et l'histoire de ses reliques. On y reconnaît principalement le baptême du Christ, dont

un moulage de la tête, récemment retrouvée, restitue la physionomie, et le festin où Salomé obtint d'Hérode la décapitation du saint. Au soubassement, la femme assise sur un coffre fermé symbolise l'Avarice. Celle entourée de cassettes ouvertes montre la générosité. Les ébrasements étaient autrefois occupés par six statues abritées sous des dais richement ouvragés.

Le grand portail conserve ses piédroits et ses voussures d'origine (XII^e siècle), mais le tympan, qui illustre la vie de saint Étienne, fut refait à la fin du XIII^e siècle, après la chute de la tour voisine. Le soubassement, réalisé dans les années 1200, représente sur trois registres des figures géométriques, copiées

Photo du haut:
Tympan du portail Saint-Jean-Baptiste (vers 1190-1200).

Photo du bas:
Tombeau des archevêques Jacques et Jean Du Perron (1636).

en 1876 d'après les originaux déposés, puis une série d'animaux, réels ou légendaires, formant un cycle cosmographique exceptionnel dans la sculpture gothique. On y remarque particulièrement le sciapode, être fantastique qui, couché sur le dos, s'abrite du soleil de sa jambe unique. Au-dessus, à gauche, une suite de personnages évoque le Miroir moral, avec les arts libéraux et les philosophes. A droite, ce sont les Travaux des mois, qui s'achèvent en décembre avec l'égorgeage du cochon. De part et d'autre des vantaux, deux séries de reliefs illustrent le thème des vierges folles et des vierges sages, avec leur lampes renversées ou levées, qui se dirigent vers les portes closes ou largement ouvertes de la cité céleste, symbolisée par les deux médaillons disposés au-dessus des voussures. Celles-ci abritent soixante-dix statuette représentant des anges, des diacres, des saints et une série de figures trop mutilées pour être identifiées avec certitude.

Les ébrasements étaient peuplés de statues d'apôtres détruites par les révolutionnaires le 7 novembre 1793. Seule celle du

trumeau, où saint Étienne porte l'Évangile sur sa poitrine, a été préservée. La légende rapporte qu'elle doit sa sauvegarde à une main pieuse qui aurait tracé l'inscription « Livre de la Loi » sur l'évangéliste et coiffé la statue d'un bonnet phrygien.

Le tympan du portail sud est orné des scènes de la mort, de la sépulture, de l'assomption et du couronnement de la Vierge. Ce riche travail du début du XIV^e siècle est accompagné dans les ébrasements et au soubassement d'une litanie de saints et de prophètes, malheureusement mutilés.

La partie centrale de la façade fut reprise après 1267. Au-dessus du portail une vaste fenêtre fut percée pour éclairer la nef. Le pignon primitif fut masqué par un mur plein reliant les deux tours qui donne à la façade un aspect massif inaccoutumé. A l'étage supérieur, les statues du Christ trônant et des deux anges qui l'encadrent furent restituées au siècle dernier d'après un ancien dessin. Les statues originales avaient été détruites au XVIII^e siècle et remplacées par le cadran d'une horloge.

Dieu est lumière

La cathédrale gothique est espace de lumière. Par l'ampleur des volumes, par la hauteur des nefs, par son décor coloré elle exprime la clarté divine. Aujourd'hui la riche table d'or qui ornait le maître-autel, les statues polychromes, les pavements émaillés ont disparu. Seuls les vitraux nous conservent le souvenir de cette féerie. Comme l'écrit G. Duby, « le vitrail, c'est l'art du trésor, l'art des chasses, des calices, des autels qui vient s'incorporer à la bâtisse ». Saint-Étienne de Sens a conservé une partie de ce trésor de verre.

Quatre verrières du XII^e siècle subsistent dans les fenêtres du déambulatoire nord. Réalisées dans les années 1190 probablement, elles préfigurent celles de l'atelier de Chartres avec qui elles supportent la comparaison. D'ouest en est, on découvre l'his-

toire de saint Thomas Becket, formée de médaillons circulaires sur fond de rinceaux où sont décrites les scènes principales du martyr de Canterbury (lecture de bas en haut et de gauche à droite) ; puis l'histoire de saint Eustache, avec ses panneaux en amandes et en cercles se recoupant autour d'un losange (lecture de bas en haut). La troisième baie illustre la parabole de l'enfant prodigue (lecture de bas en haut) et la quatrième celle du Samaritain, développée sur trois panneaux en losange cantonnés chacun de quatre scènes circulaires (lecture de haut en bas).

Du XIII^e siècle, sont conservées les trois vitres des fenêtres hautes de l'abside illustrant la vie de la Vierge, la Passion et la vie de saint Étienne, ainsi que trois verrières de la chapelle absidale où l'on peut lire l'histoire



de saint Paul et des fragments des vies de saint Pierre, saint Jean, saint Eustache et saint Savinien.

Des vitres du XIV^e siècle, qui garnissaient avant le siècle dernier les chapelles latérales, seuls quelques fragments ont été préservés et remontés dans les deux chapelles

voisines de l'escalier du Trésor. L'art des verriers du XVI^e siècle est largement représenté. Outre les roses et les panneaux du transept, la cathédrale possède deux œuvres attribuées à Jean Cousin: la légende de saint Eutrope, datée de 1536, dans le bas-côté sud de la nef et la Sibylle de Tibure, dans la chapelle du Sacré-Cœur.

Le mariage de saint Louis

Le 27 mai 1234, la cathédrale achevée depuis peu servit de cadre grandiose à une cérémonie nationale: le mariage du roi. Toute la noblesse de France avait rallié Sens où le roi Louis IX — saint Louis — allait épouser Marguerite, fille du comte de Provence. L'office était présidé par l'archevêque Gauthier Cornut, familier de la cour, qui était allé solliciter du comte Raimond Béranger la main de sa fille pour le roi. Le dimanche 28 mai eut lieu une autre cérémonie, le couronnement de Marguerite comme reine de France.

Saint Louis revint à la cathédrale au mois

d'août 1239, pour accueillir le cortège qui apportait en France la Sainte Couronne d'épines que le roi avait rachetée à un usurier vénitien. La réception de l'insigne relique se fit à Maulny, près de Villeneuve-l'Archevêque, puis on la transporta aux portes de Sens. Là, le roi et son frère, Robert d'Artois, vêtus d'une simple tunique et marchant pieds-nus, se chargèrent du reliquaire qu'ils vinrent déposer dans la cathédrale où il fut veillé par le clergé. Le 12 août, la Couronne d'épines quittait Sens pour Paris où l'on allait bâtir la Sainte-Chapelle pour la conserver.

Un chantier permanent

A peine achevée, la cathédrale allait subir de nombreuses transformations. Les unes nécessitées par la reconstruction des parties abîmées par l'effondrement de la tour sud, les autres simplement dues aux caprices de la mode ou aux exigences du Service Divin.

Dès 1230-40, la chapelle absidale, bâtie à l'origine sur plan carré, fut remplacée par une construction pentagonale couverte de huit branches d'ogives reliées par une belle clé à feuillages. Cinq grandes fenêtres percent les murs à jour et le soubassement est décoré d'une arcature en arcs brisés ornés de tiges de fleurs, qui fut restaurée au siècle

dernier. Transformée au XV^e siècle en bibliothèque du chapitre, cette chapelle fut mutilée au XVIII^e siècle par un décor baroque dont subsistent encore aujourd'hui le dallage de marbre et l'autel surmonté d'un groupe en stuc, œuvre d'Hermand, représentant le martyr de saint Savinien. Un lourd rideau de plâtre aveugle en partie la fenêtre centrale et ses vitraux.

À la fin du XIII^e siècle et au début du siècle suivant, on reconstruisit les parties de la nef détruites par la chute de la Tour de Pierre. C'est à ce moment que fut créée la chapelle Sainte-Croix, la première à droite en entrant par le portail de la Vierge, elle aussi décorée

La chapelle Saint-Jean-Baptiste (vers 1140-1164).

Le portail de Moïse (XIV^e et fin du XV^e siècle).▶





d'une belle arcature en soubassement. C'était autrefois le siège de la paroisse de la cathédrale.

Le maître d'œuvre qui releva les trois premières travées du collatéral sud apporta quelques modifications à l'état primitif. Ainsi, il remplaça la première double colonne par une pile unique, formée d'un faisceau de demi-colonnes et de colonnettes engagées, et dans les six baies du triforium reconstruites, il plaça un quatre-feuille aveugle qui rompt avec la sobriété primitive de la fausse tribune. C'est dans la suite de cette campagne que furent modifiées les fenêtres hautes et les voûtes.

Mais le changement le plus important dans le plan de la cathédrale fut la construction du transept. Dès le premier tiers du XIV^e siècle, les chanoines décidèrent d'édifier une véritable nef transversale destinée à dégager l'entrée du chœur et des deux chapelles orientées. Les travaux débutèrent par la reconstruction de la chapelle Notre-Dame, réalisée dans le style rayonnant, que le chanoine Manuel de Jaulnes enrichit d'une statue de la Vierge assise tenant l'enfant Jésus sur un bras. Cette figure, commandée en 1334, ne fut mise en place qu'en 1341. Bien que réalisée par un artiste du temps de Charles V, elle s'inspire du modèle des Vierges assises romanes. Les multiples enroulements du drapé du vêtement tranchent singulièrement avec la froideur du visage, mais la richesse du trône et les figures des soubassements en font une œuvre délicate. Autrefois peinte, enrichie de dorures et de cabochons, elle reposait sous un dais d'architecture.

Conçue à l'origine comme un espace collectif, la cathédrale n'avait été dotée que de trois chapelles qui s'avèrent rapidement insuffisantes pour permettre la célébration des nombreuses messes fondées par des corporations ou des particuliers. Dès 1214, des chapelles supplémentaires furent aménagées à l'étage des tours, puis il fallut trouver de nouveaux emplacements. On fit à Sens comme dans nombre d'autres églises : on perça les murs latéraux. Dans la nef et dans le déambulatoire, les murs goutte-reaux, avec leur arcature et leurs baies en

plein cintre, furent supprimés entre les contreforts et repoussés de quelques mètres. Dans les espaces ainsi obtenus, on put édifier des chapelles dont les voûtes atteignaient la hauteur de celles des collatéraux qui se trouvaient ainsi, en quelque sorte, dédoublés. L'architecte Adolphe Lance a fait disparaître, entre 1863 et 1870, ces chapelles du XIV^e siècle dans la nef, mais celles du déambulatoire subsistent toujours. Fermées par de belles grilles de ferronnerie du XVIII^e siècle, elle abritent différents monuments dignes d'intérêt.

La chapelle Saint-Martial, la première après celle de la Vierge, a reçu le retable de la Passion, œuvre de pierre polychrome exécutée en 1531, où sont sculptées dix scènes du martyre du Christ. C'est là aussi qu'a été dressé le monument funéraire du cardinal Bernadou, archevêque de Sens décédé en 1891.

Dans la chapelle suivante, dédiée à sainte Apolline, voisine de l'escalier du Trésor, les Monuments historiques ont rétabli en 1905 sur le mur du fond l'épitaphe du chanoine Philippe Hodoard, curieux monument funéraire de la Renaissance réalisé selon un modèle dessiné par Jean Cousin le jeune.

Après les chapelles du Sacré-Cœur (XVI^e siècle), de Saint-Savinien (XIII^e siècle) et de Sainte-Colombe (XVIII^e siècle), la chapelle Saint-Thomas de Canterbury, dans le collatéral nord, date elle aussi du XIV^e siècle. Une inscription en lettres gothiques gravée à même le mur rapporte qu'elle fut fondée vers 1370 par le chevalier Gilles de Poissy.

C'est également au XIV^e siècle que les chanoines firent percer une nouvelle porte d'accès à la cathédrale. Placée sur le flanc nord de l'édifice, à l'arrière de la Tour de Plomb, la porte Saint-Denis permettait de communiquer avec le cloître canonial. Elle a conservé intactes les statuette qui décorent ses voussures où des anges portent des encensoirs, des cierges et des couronnes. Le tympan n'a jamais été sculpté et les statues des piédroits ont disparu sous la Terreur. Depuis cette porte, un escalier, dont subsiste encore la tourelle, menait à une chapelle haute que les restaurateurs du XIX^e siècle ont supprimée.



L'œuvre de Chambiges

Interrompue par les troubles de la guerre de Cent Ans, la construction du transept reprit à partir de 1490. Les chanoines firent appel à un maître d'œuvre parisien, Martin Chambiges, qui entreprit d'achever le bras sud dont les fondements avaient été jetés plus de 150 ans auparavant. Il réalisa ensuite la croisée et le bras nord, dont la première pierre fut posée le lundi 1^{er} novembre 1500. Les travaux, qui durèrent jusqu'en 1513, devaient ouvrir deux nouveaux accès à la cathédrale, vers le palais de l'archevêque et vers le cloître des chanoines. Chambiges conçut les deux façades selon un même modèle : deux tourelles encadrent un portail surmonté d'une vaste verrière et d'un pignon percé d'un oculus. Toutes les surfaces pleines sont ornées d'arcatures, de pinacles ou de motifs végétaux. Les piédroits, les tympans et les voussures des portails reçurent des sculptures réalisées par Pierre Gramain, tailleur d'images à Auxerre, et par André Lecoq, artiste local.

L'entrée du côté de l'archevêché prit le nom de Portail de Moïse à cause d'une statue du Patriarche dressée au sommet du gâble du portail. Les figures des voussures, irrémédiablement détruites, représentaient des scènes de la vie de la Vierge.

L'entrée nord, dite Portail d'Abraham, a conservé ses statuettes décapitées placées sous des dais. La seconde voussure porte douze figures représentant les douze tribus d'Israël. A la troisième voussure, les quatorze statuettes assises montrent des prophètes alternant avec des sybilles. Sur la balustrade flamboyante qui surmonte le portail, des anges portent les écussons des bienfaiteurs de l'œuvre.

Chambiges, à qui l'on doit également le transept de Beauvais et la façade de Troyes, voulut privilégier la lumière. Pour cela, il conçut les parois du transept comme de véritables murs de verre et donna aux croisillons la plus haute élévation possible, sans rompre l'unité de l'édifice. Les voûtes barlongues du transept ont leurs clés à 27 m au sud et 27,50 m au nord, alors que celles de la

nef n'atteignent que 24,40 m.

Le plus remarquable dans son œuvre est sans conteste les deux roses percées dans les murs du fond dont elles occupent toute la largeur. Cinq baies géminées soutiennent un cercle où s'inscrit un réseau de courbes et contre-courbes dessinant une fleur entourée de flammes. Ici le style «flamboyant» justifie son nom et prouve combien les maçons de la fin du Moyen Age avaient su acquérir la maîtrise de la coupe des pierres. Les baies des faces latérales sont également dotées de remplages flamboyants, plus sobres, auxquels répondent, dans les parties basses, les fines arcatures qui garnissent les parois.

Les vitres du croisillon sud ont été réalisées de 1500 à 1502 par l'atelier troyen de Liévin Varin, Jehan Verrat et Baltazar Godon. La rose représente le jugement dernier avec la vie de saint Étienne en soubassement. Au-dessus de la chapelle de la Vierge, on a placé la légende de saint Nicolas, offerte par les magistrats du tribunal de l'Officialité. Ils figurent dans la partie basse en compagnie de leur saint patron. La vitre voisine qui surmonte le collatéral illustre le thème de l'Arbre de Jessé, très en vogue à la fin du Moyen Age. Les verrières est décrivent la légende de l'invention des reliques de saint Étienne. Dans le croisillon nord, trois vitres exécutées par les verriers sénonais Jehan Hympe, père et fils, en 1516-1517, sont consacrées aux histoires d'Abraham et de Joseph et aux seize archevêques de Sens canonisés. La rosace, offerte à la cathédrale par le doyen du chapitre Gabriel Gouffier, a été réalisée vers 1520. Le Christ qui occupe le centre est entouré d'anges musiciens. Au soubassement, cinq scènes représentent la mission de l'archange Gabriel. Dans les baies ouest, au-dessus du collatéral, le verrier parisien Antoine de Soullignac plaça en 1646 les figures des saints protecteurs de l'église sénonaise. Elles remplacent un vitrail du XVI^e siècle détruit par un ouragan en février 1644.



Le monument de Salazar

La construction du transept fut en grande partie financée par l'archevêque Tristan de Salazar, l'une des plus grandes figures de l'épiscopat sénonais, défenseur acharné de la grandeur du siège métropolitain et protecteur des arts. Fils d'un gentilhomme de Biscaye entré au service de Louis XI, il fut pourvu de l'archevêché en 1474 et l'occupait jusqu'en 1519. Diplomate et homme d'action, il fut employé comme ambassadeur par trois rois successifs et participa aux côtés de Louis XII à la guerre d'Italie. Dans son diocèse, il s'attacha à réformer les mœurs relâchées de son clergé et à reconstituer la fortune de l'Église amoindrie par la guerre de Cent Ans. Il introduisit l'imprimerie à Sens, et à Paris, c'est à lui que l'on doit l'Hôtel de Sens, résidence des archevêques dans la capitale.

Dans la cathédrale, il fit dresser, dans la cinquième travée de la nef du côté nord, un

monument commémoratif en l'honneur de ses parents. Formé d'un autel de marbre noir adossé à un riche retable de pierre qui abrite trois statues disposées dans des niches, il est précédé d'un curieux baldaquin en marbre.

Cette construction, composée d'une table soutenue par quatre colonnes, supportait à l'origine les statues agenouillées du père et de la mère de l'archevêque, Jean de Salazar et Marguerite de la Tremoille, et une série de blasons armoriés. Détruit par la Révolution, ce monument a été restauré, mais seule la statue décapitée de Jean de Salazar a pu être retrouvée. Le chevalier est représenté vêtu d'un surplis couvrant son armure. Son casque est disposé à ses côtés. L'autel, le retable — probablement issu d'un atelier flamand —, et le baldaquin sont parsemés d'étoiles et de fleurs de nénuphars qui figurent dans les armes de l'archevêque.

Le temps des cardinaux

L'œuvre de restauration de Tristan de Salazar ayant porté ses fruits, l'archevêché sénonais compta parmi les bénéficiaires les plus lucratifs et les plus prestigieux du XVI^e siècle, et les grands dignitaires ecclésiastiques s'employèrent à l'obtenir. Entre 1525 et 1592, cinq cardinaux se succédèrent ainsi à la tête de l'Église de Sens.

Le premier, Antoine Duprat, bien qu'archevêque pendant dix ans, ne connut jamais sa cathédrale où il ne pénétra qu'au jour de ses obsèques solennelles. Veuf et père de quatre enfants, il avait quitté une carrière civile brillante — il était premier président du Parlement de Paris — pour entrer dans les ordres. Successivement évêque de Meaux et d'Albi, il fut nommé chancelier de France, puis de Milan, par François I^{er}. Devenu archevêque de Sens, le pape Clément VII lui donna le chapeau de cardinal et l'institua son légat en France. Il décéda au château de Nantouillet sans jamais être venu à Sens.

Quelques épaves de son tombeau, l'une des œuvres majeures de la Renaissance, sont conservées au Musée municipal.

Le trésor de la cathédrale doit à son successeur, Louis de Bourbon, cardinal de Vendôme, de posséder les magnifiques tapisseries flamandes qu'on y voit encore. Sous son épiscopat, un chanoine fit bâtir dans la déambulatoire une chapelle dédiée à l'origine au Saint-Sacrement. C'est la seule partie intérieure de l'édifice réalisée dans le style Renaissance.

Il était de tradition que les archevêques se fassent inhumer dans leur cathédrale. Celle de Sens comptait ainsi de nombreux tombeaux qui furent détruits, mais quelques morceaux ont pu cependant être préservés et restaurés. C'est le cas du monument funéraire des frères Du Perron, rétabli dans la septième travée du collatéral nord en 1986. Primitivement érigé dans le chœur en 1637, il est formé de six colonnes supportant une

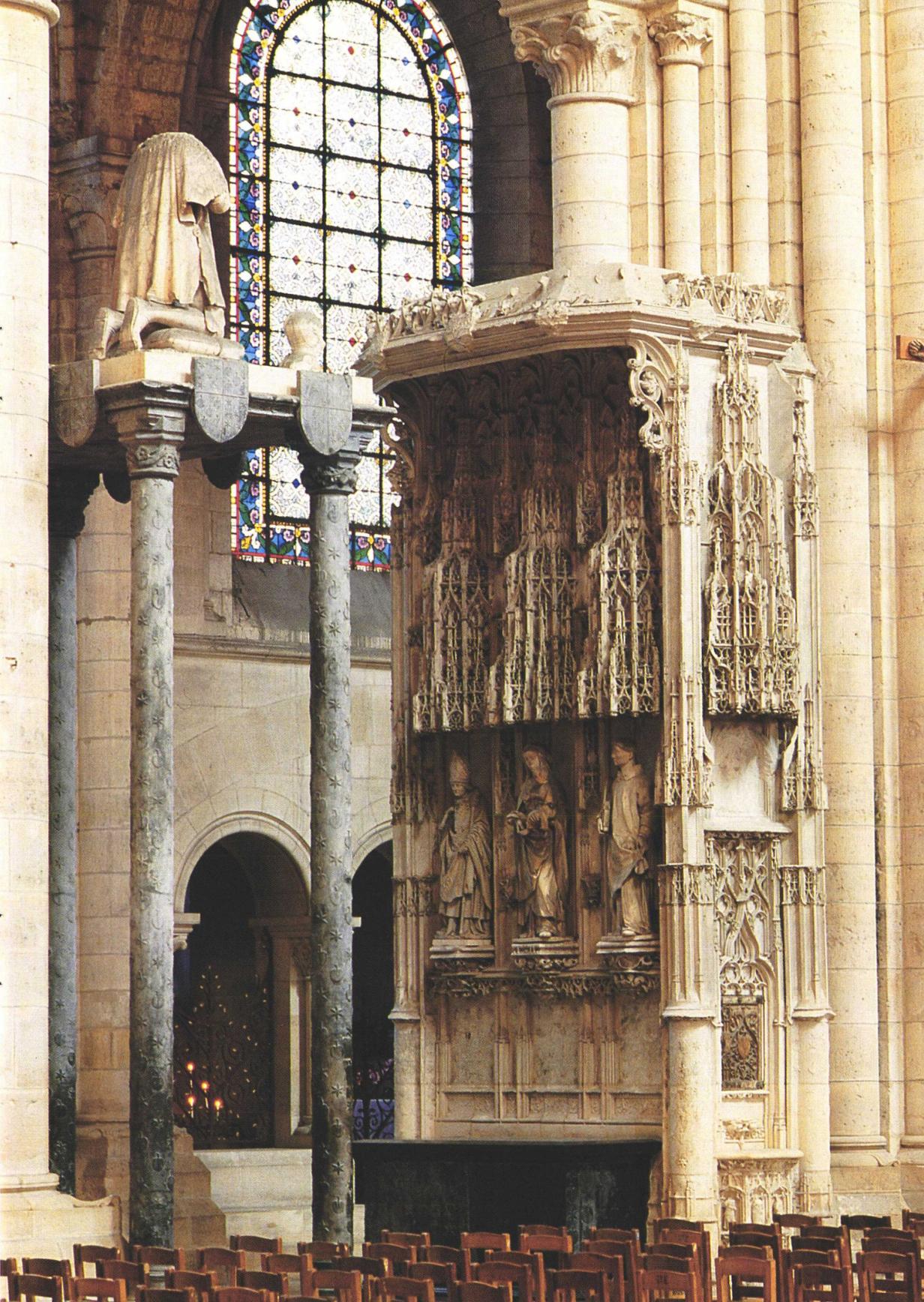


table de marbre. Les entrecolonnes présentent des écarts différents. Celui de droite, plus large, accueille un cénotaphe surmonté d'une urne encadrée de deux génies pleureurs, celui de gauche servait de passage. Sur la table supérieure, deux sta-

tues agenouillées représentent les prélats qui se succédèrent à l'archevêché entre 1606 et 1621. Le cardinal, qui réconcilia Henri IV avec l'Église romaine, est le premier, revêtu de la cappa magna. Son frère porte une lourde chape trop écrasante.

Un décor à la romaine

Le Siècle des Lumières fut des plus néfastes pour la vieille cathédrale. Le style gothique, jusqu'alors respecté, ne trouva plus grâce aux yeux ni des chanoines, ni des archevêques. Un nouveau décor au goût du jour était souhaité. Dès 1730, les anciennes stalles sculptées du XIV^e siècle disparurent, remplacées par de nouvelles, adossées à de hautes boiseries. En 1742, le maître-autel, formé d'une table de pierre entourée de colonnes de cuivre surmontées d'angelots, céda la place à l'actuel autel de marbre «à la romaine», conçu sur les dessins de Servandoni. Pour lui donner plus de majesté, on le couvrit d'un baldaquin inspiré de celui de Saint-Pierre de Rome. Ses quatre colonnes de marbre proviennent de la place des Victoires, à Paris, où avant 1718 elles supportaient des fanaux.

Les deux belles grilles qui ferment le pourtour du chœur furent posées en 1758 et deux ans plus tard, c'est le jubé gothique qui fut démolit et remplacé par deux massifs supportant des groupes allégoriques maintenant exposés au Musée municipal. La grille d'entrée du chœur, chef-d'œuvre de ferronnerie réalisé par le serrurier parisien Doré, remplaça en 1762 une autre porte clôturant maintenant la chapelle absidale. Entre 1767 et 1769, toutes les dalles tombales disposées dans la nef furent sciées pour former un dallage régulier de losanges noirs et blancs. Enfin, la cathédrale fut badigeonnée du sol jusqu'aux clés de voûtes.

Les chanoines ne se contentèrent pas de cette réfection du décor et commencèrent une véritable reconstruction de la cathédrale. En 1746, ils abattaient l'ancien trésor du XIII^e siècle, dont seul l'escalier a été pré-

servé, pour construire la salle jouxtant la chapelle de l'archevêché. Puis ce fut le chapitre flamboyant qui disparut à son tour, remplacé par une vaste salle de réunion ornée de boiseries. Deux projets furent même dessinés par François Soufflot, parent de l'architecte du Panthéon, pour substituer à la façade occidentale une nouvelle façade «à l'antique». Le coût élevé de ces travaux ajourna leur réalisation et la Révolution mit fin à ces projets.

C'est également au XVIII^e siècle, en 1729 précisément, que l'on établit les grandes orgues au revers du portail central. Un premier instrument avait été placé en 1440 dans la travée du bas-côté correspondant à la chapelle Saint-Denis. En 1560, un buffet en menuiserie avait été réalisé d'après les dessins de Jean Cousin. Il ne fut pas réutilisé au XVIII^e siècle quand le menuisier Jean Richard et le sculpteur Herluyson exécutèrent le meuble actuel. Les grandes orgues étaient alors disposées sur une tribune. La menuiserie de la partie inférieure ne fut dressée qu'au XIX^e siècle.

Malgré les mutilations évoquées, le XVIII^e siècle légua à la cathédrale une œuvre d'art que l'on découvre dans la chapelle nord du déambulatoire. Ce monument de marbre, orné de figures allégoriques entourant un cénotaphe surmonté de deux urnes, est le mausolée d'un prince. Les armoiries de bronze disposées sur le socle montrent les fleurs de lys de France et des dauphins. Cette sculpture, œuvre de Guillaume Coustou, fut érigée en 1777 sur la tombe du dauphin Louis, fils de Louis XV et père des trois derniers rois Bourbons, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.



Décédé au palais de Fontainebleau le 21 décembre 1765, le dauphin avait choisi, par amitié pour le cardinal-archevêque De Luynes, de reposer dans la cathédrale sénonnaise plutôt qu'à l'abbaye Saint-Denis. La dauphine Marie-Josèphe de Saxe, décédée en 1767, souhaita elle aussi recevoir la sépulture à Sens, aux côtés de son époux.

Le mausolée, d'abord érigé dans le chœur de la cathédrale où une dalle de marbre noire marque l'emplacement de la tombe princière, fut sauvé de la destruction pendant la Révolution. Reconstitué en 1814, il fut transporté en 1852 dans la chapelle Sainte-Colombe.

Bien qu'amoindri par l'érection de Paris en métropole, le siège sénonais conservait encore quelque prestige à la fin de l'Ancien

régime. Suffisamment en tous cas pour intéresser le surintendant des finances de Louis XVI, Loménie de Brienne, qui s'empressa d'obtenir provision de l'archevêché lorsqu'il fut vacant. Chassé du pouvoir par le mécontentement populaire, après avoir convoqué les États Généraux en 1788 — que, dit-on, il aurait eu l'intention de réunir à Sens, — il se rendit en Italie, après avoir obtenu le chapeau de cardinal. Revenu à Sens en 1789, il fut l'un des quatre évêques — sur 140 — qui prêtèrent le serment civique exigé par l'assemblée révolutionnaire. Agé et affaibli, il renvoya au pape les insignes de sa dignité de cardinal et se retira à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif qu'il avait rachetée. Convaincu de conspiration contre la Nation, arrêté le 18 février 1794, il décédait le lendemain, victime des violences de ses gardiens.

Révolution et restaurations

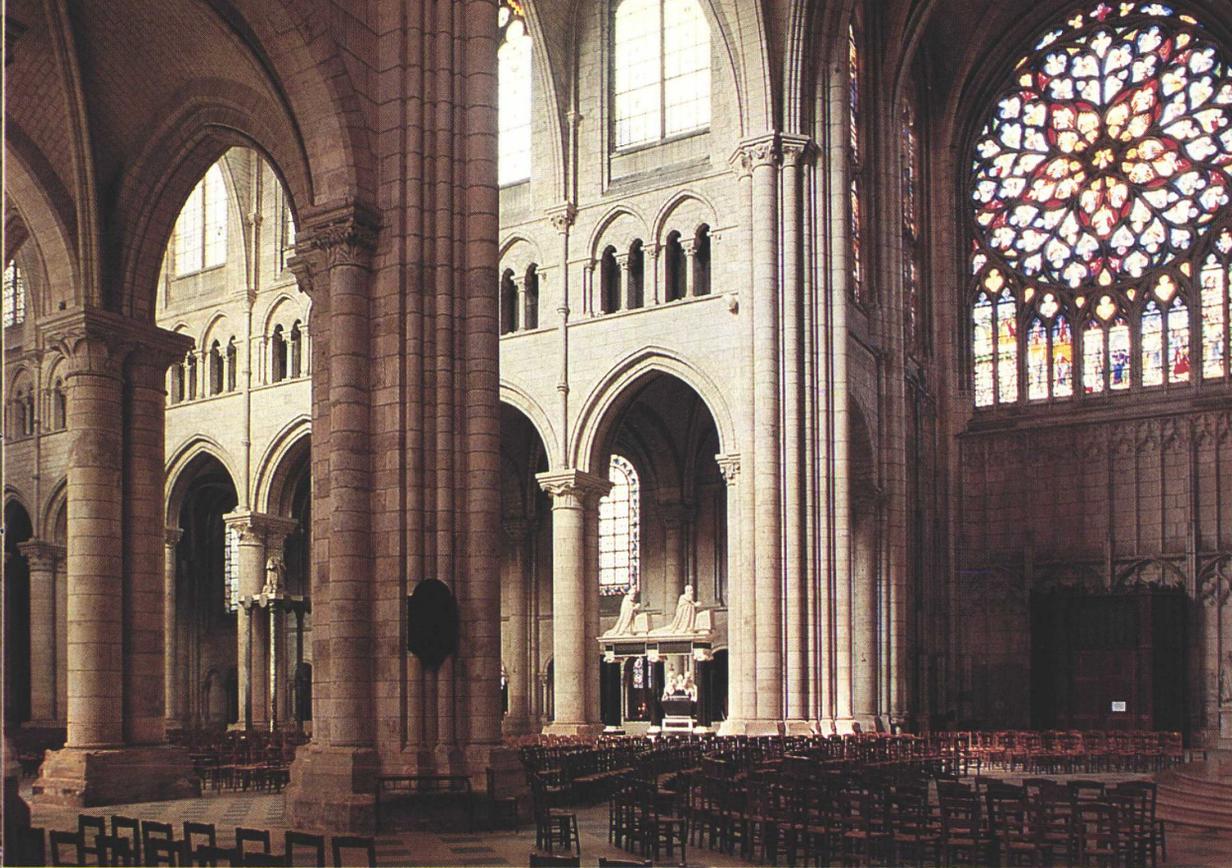
La Révolution vint mettre un terme aux travaux entrepris par le chapitre à la fin du XVIII^e siècle. Transformée pendant quelques mois en Temple de la Raison, la cathédrale fut dépossédée de ses somptueux tombeaux transformés en moellons à bâtir. Dès 1793, les sculptures des portails, des tours et de la nef furent martelées ou jetées à terre. Les biens du clergé saisis, l'archevêché supprimé, l'édifice fut délaissé. Ce n'est qu'en 1835 qu'une première campagne de restaurations tenta de parer aux dégâts consécutifs à 40 années d'abandon. En 1848, l'architecte Robelin détruisait la haute charpente du XIV^e siècle de la Tour de Plomb et rétablissait de nouvelles sculptures aux parties hautes de la façade et sur les pignons des transepts. Un de ses successeurs, Adolphe Lance, entreprit à partir de 1862 une restauration plus radicale. Avec l'appui de Viollet-le-Duc, il proposa au gouvernement, qui accepta, de supprimer les

chapelles de la nef datant du XIV^e siècle, pour les remplacer par une reconstitution de l'arcature primitive qu'il ajoura pour aménager de petites chapelles. violemment critiqués par les contemporains, ces travaux répondaient aux exigences d'une doctrine de restauration dont la finalité était de restituer aux monuments leur disposition primitive. Appliquée avec zèle et ténacité, elle priva la cathédrale d'une partie de ses adjonctions médiévales pour leur substituer un pastiche qui, plus d'un siècle après, n'a pas encore trouvé sa patine, ni sa cohérence avec les autres parties du monument.

Rétablie dans sa dignité de cathédrale lors de la création du nouvel archevêché de Sens en 1821, Saint-Étienne continue à servir de cadre grandiose aux cérémonies religieuses. Au cours de ces cinquante dernières années, elle accueille le roi et le clergé de Suède, le primat d'Angleterre et de nombreux évêques étrangers venus com-

Photo du haut :
La nef (1140-1168) et le bras nord du transept (1500-1513).

Photo du bas :
La nef et le bas-côté nord.



mémorer à Sens le souvenir d'une page de leur histoire nationale à laquelle est asso-

ciée la métropole, vieille aujourd'hui de plus de huit siècles.

Le Trésor et le Palais des archevêques

Malgré les pertes occasionnées par la Révolution, le Trésor de Sens demeure l'un des plus riches de France, tant par ses objets d'or et d'ivoire que par ses collections de vêtements liturgiques et de tissus anciens. Actuellement présenté dans l'ancienne chapelle des archevêques, on y accède depuis la cathédrale par un escalier du XIII^e siècle aménagé dans le déambulatoire sud. A cet endroit, l'arcature a été surhaussée et repose sur deux colonnettes surmontées de chapiteaux à crochets saillants. A droite, l'arc retombe sur une console décorée d'un buste d'homme barbu, alors qu'à gauche on a remployé un chapiteau du XII^e siècle représentant un cavalier chassant. L'escalier menait au « Trésor d'en-haut », alors que la porte inférieure bardée de peintures du XII^e siècle était autrefois l'entrée du trésor « d'en-bas ». Plus avant, dans l'une des arcades de la travée tournante, les restaurations du XIX^e siècle ont permis de retrouver un linteau décoré d'un Agnus Dei qui marque l'emplacement de l'ancienne entrée des sacristies romanes détruites au XVIII^e siècle.

Établi sur le flanc sud de la cathédrale, l'ancien Palais des archevêques, qui abrite maintenant les collections du Musée municipal, se compose d'un remarquable ensemble de bâtiments des XIII^e, XVI^e et XVIII^e siècles disposés autour d'une cour centrale. L'aile ouest est la plus ancienne.

Elle est formée d'un vaste bâtiment gothique, appelé le Palais synodal, construit vers 1230-1240 par l'archevêque Gauthier Cornut pour accueillir le tribunal ecclésiastique et la salle des assemblées conciliaires. Le rez-de-chaussée conserve l'un des rares ensembles de prisons médiévales qui soit parvenu jusqu'à nous. Les graffitis, tracés à la pointe dure sur l'enduit des cellules, sont le témoignage émouvant de l'isolement des prisonniers. L'étage, au contraire, était consacré aux réunions. La grande salle qui l'occupe en entier accueillait la foule des religieux convoqués aux synodes provinciaux. Endommagé lors de la chute de la Tour de Pierre en 1267 et mutilé au XVII^e siècle, le Palais synodal fut restauré par Viollet-le-Duc de 1855 à 1866.

Sur la cour, le bâtiment qui fait corps avec le Palais synodal date du début du XVIII^e siècle. Un passage couvert, orné du côté de la rue d'un portail de l'époque Renaissance d'un travail délicat, le sépare de l'aile Louis XII, en briques et pierres, élevée au début du XVI^e siècle. Le côté est barré par l'aile Henri II, dressée par le Cardinal de Bourbon en 1557. Primitivement, ce bâtiment était formé d'une galerie ouverte au rez-de-chaussée et d'une vaste salle de réception à l'étage, qui a été récemment restaurée.



BIBLIOGRAPHIE

- Begule (Lucien), *La cathédrale de Sens*, Lyon, 1929.
- Cailleaux (Denis), *La restauration de la cathédrale de Sens au XIX^e siècle et l'évolution de la doctrine de l'Unité de style*, dans Actes du Congrès national des Sociétés savantes, Poitiers, 1986.
- Cailleaux (Denis), Pressouyre (Léon) et Saulnier (Lydwine), *Trois fragments méconnus de la cathédrale de Sens (portail Saint-Étienne et portail Saint-Jean-Baptiste)*, dans Revue de l'Art, n°62, 1983.
- Chartraire (Eugène), *La cathédrale de Sens*, coll. des Petites Monographies des Grands édifices de la France, Laurence, Paris.
- Chartraire (Eugène), *La sculpture du grand portail de la cathédrale de Sens*, dans Bulletin archéologique, 1914.
- Fourrey (René), *Sens, Ville d'Art et d'Histoire*, Lescuyer, Lyon, 1953.
- Henriet (Jacques), *La cathédrale Saint-Étienne de Sens: le parti du premier Maître et les campagnes du XII^e siècle*, dans Bulletin Monumental, n° 140-II, 1982.
- Leviste (Jacques), *Trésor de Sens*, Zodiaque-La-Pierre-qui-Vire, 1965.
- Leviste (Jacques), *La Cathédrale de Sens*, Lescuyer, Lyon, s.d. [1971].
- Porée (Charles), *Les architectes et la construction de la cathédrale de Sens*, dans Congrès Archéologique de France, session d'Avallon, Paris-Caen, 1908.
- Pressouyre (Léon), *Sculptures retrouvées de la cathédrale de Sens*, dans Bulletin Monumental, n° 127-II, 1969.
- Sauerlander (Willibald), *Von Sens bis Strasbourg*, Berlin, 1966.

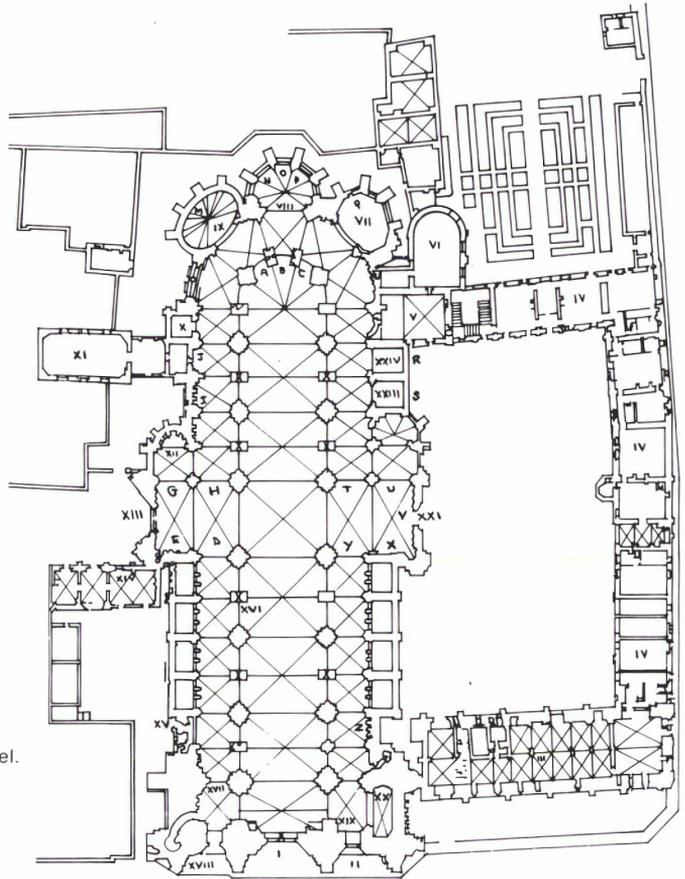


PLAN DE LA CATHÉDRALE DE SENS

1. - Portail Saint-Etienne.
2. - Porte Notre-Dame.
3. - Officialité ou palais synodal.
4. - Palais archiépiscopal.
- 5-6. - Sacristie et trésor.
7. - Chapelle du Sacré-Cœur.
8. - Chapelle de Saint-Savinien.
9. - Chapelle de Sainte-Colombe.
10. - Chapelle de Saint-Thomas.
11. - Ancienne salle capitulaire.
12. - Chapelle de Saint-Jean.
13. - Portail d'Abraham.
14. - Maison de l'OEuvre.
15. - Porte Saint-Denis.
16. - Autel de Salazar.
17. - Tour de Plomb.
18. - Porte Saint-Jean.
19. - Tour de Pierre.
20. - Chapelle Sainte-Croix.
21. - Portail de Moïse.
22. - Chapelle de Notre-Dame.
23. - Chapelle de Saint-Martial.
24. - Chapelle de Saint-Mammès.

Verrières

- | | |
|--|--|
| A. - Vie de la Sainte Vierge. | T. - Arbre de Jessé. |
| B. - La Passion. | U. - Saint Nicolas. |
| C. - Saint Etienne. | V. - Jugement dernier et saint Étienne. |
| D. - Saints Patrons de Sens. | X.-Y. - Invention des reliques de saint Etienne. |
| E. - Histoire d'Abraham. | Z. - Saint Eutrope. |
| F. - Le Paradis et Histoire de l'archange Gabriel. | |
| G. - Histoire de Joseph. | |
| H. - Saints Évêques de Sens. | |
| I. - Saint Thomas Becket. | |
| J. - Saint Eustache. | |
| K. - Enfant prodigue. | |
| L. - Samaritain. | |
| M. - Christ en croix. | |
| N. - Saint Jean Évangéliste et saint Pierre. | |
| O. - Saint Savinien. | |
| P. - Saint Paul. | |
| Q. - Sibylle de Tibur. | |
| R. - Saint Martial et Apolline. | |
| S. - Saints Jacques et Philippe. | |

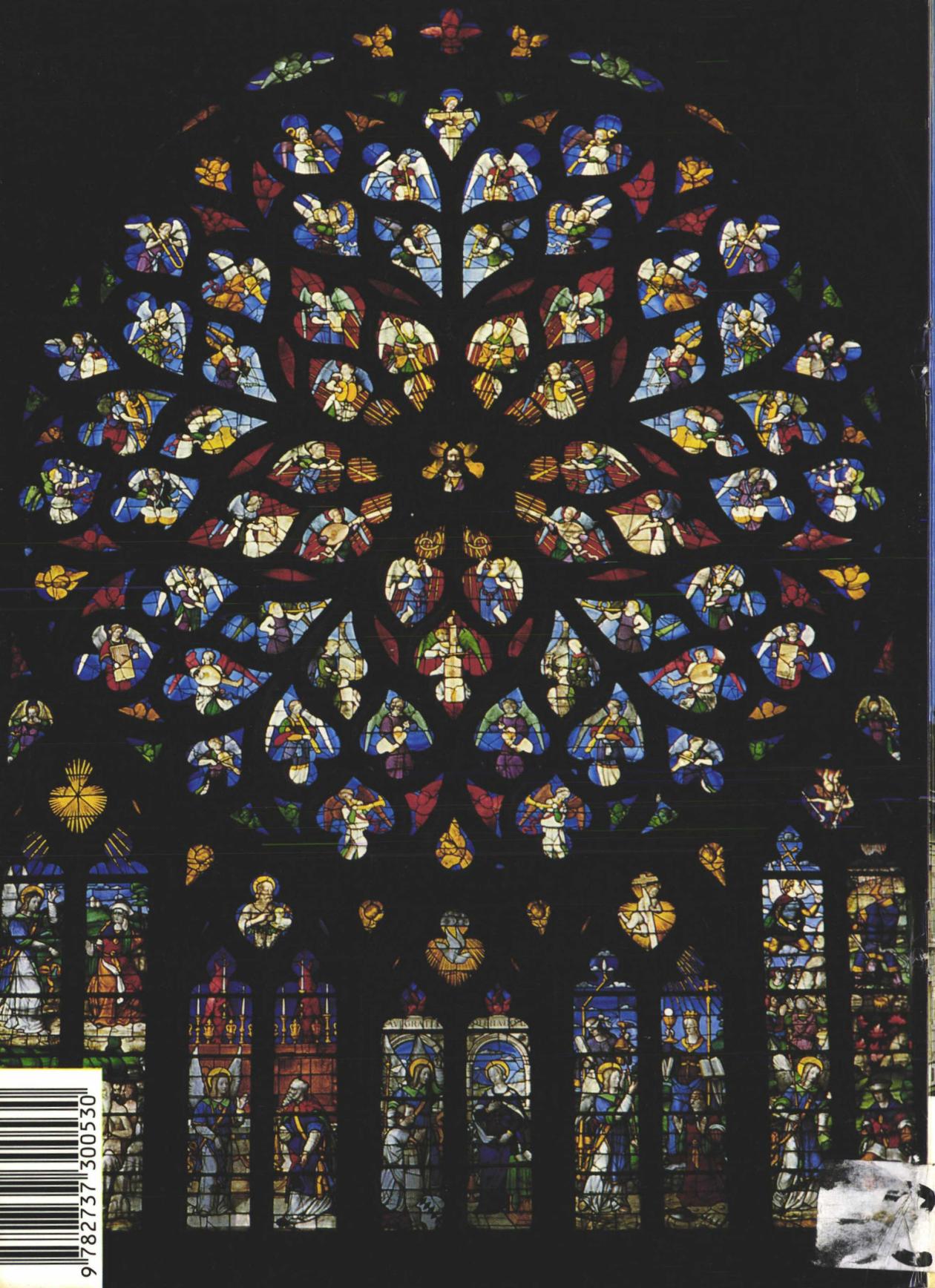


Les chiffres romains sur le plan correspondent aux chiffres arabes sur les légendes.

En couverture :
La façade occidentale.

En dernière page de couverture :
La rose du Paradis (vers 1517-1519).

Cette monographie appartient à la collection « La Bourgogne » dirigée par Jean-François Bazin.



9 782737 300530